

L'extérieur de nous-mêmes

RAFAËLE GERMAIN

Comment expliquer l'engouement pour l'ornithologie?

Considéré dans ce texte

Les guides d'ornithologie et leur démultiplication. Notre curiosité maniaque et possessive à l'égard de la nature. L'oiseau qui porte le nom d'un pub du Mile End. *L'unselfing.*

CHAQUE ANNÉE, quelque part au printemps ou alors que les premières fraîcheurs de l'automne se font sentir, ils se posent sur les présentoirs de nos librairies. Des geais, des cardinaux, un chardonneret perché sur une cocotte. Ils attendent, entre les recettes de Ricardo et la dernière fournée littéraire, le regard curieux et rêveur de qui cherche un guide.

En 2022 seulement, sont apparus sur nos tablettes *Les oiseaux du Québec: guide d'identification*, nouvelle édition d'un ouvrage de Suzanne Brûlotte qui s'est déjà écoulé, nous dit une vignette jaune imprimée sur la couverture, à 30 000 exemplaires; *Oiseaux du Québec et des Maritimes: édition revue et augmentée*, de Jean Paquin; et *Oiseaux du Québec et du Canada*, un guide de poche qui n'entre dans aucune de mes poches

et qui a pour éditeur-conseil le certainement prédestiné professeur David M. Bird.

S'ajoutent à ces trois-là d'autres rééditions d'autres guides parus un ou deux ou trois ans auparavant, des recueils aux illustrations délicates et des albums de photos impossibles (gros plan d'une grue royale et portrait intimiste d'un bec-en-sabot du Nil), des calendriers où tous les harfangs du monde sont prisonniers de décembre, des romans parlant d'oiseaux, et des récits fantastiques pour ados sur lesquels vole plus souvent qu'autrement un corbeau.

Un peu plus loin sur les rayons, on peut croiser des pavés formidables et sidérants de rigueur comme le *Deuxième atlas des oiseaux nicheurs du Québec méridional* (2019), qui met à contribution la passion des ornithologues en herbe de la province dans une compilation des habitudes de nidification de tout ce qui vole au sud du cinquantième parallèle, un carré rouge sur une carte détaillée indiquant la présence confirmée d'un nid et témoignant de la fascination que peuvent susciter chez nous les bêtes à plumes. Sur la couverture, trois fous de Bassan levant le bec vers le ciel, les longs coussins blancs évoquant les ouailles d'autrefois, toutes nimbées de grâce et

auréolées d'une ferveur qui n'est pas sans rappeler celle de la petite cohorte responsable de l'ouvrage et de ceux et celles qui, éventuellement, choisiront de rentrer à la maison avec dans leur besace un guide depuis la couverture duquel un roselin pourpré les regarde.

—
Pourquoi recherche-t-on la compagnie des oiseaux? Ils sont mignons, certes, parfois même majestueux, ils trainent dans leurs jolis sillages des effluves de liberté et de sauvagerie perdue, mais est-ce bien ce qu'on veut retrouver en nous entourant de coussins aux motifs de mésanges et de deux, voire de trois nouveaux guides chaque année? Plus spécifiquement, qu'espère-t-on lire dans les dessins minutieux de quiscales bronzés et les photos de paparazzis de ces ouvrages? Au-delà de notre désir bien rationnel d'identifier les oiseaux, bien sûr, que dit sur nous ce besoin de connaître l'aire de répartition de la grive solitaire ou la teinte que prennent les flancs des goélands noirs lors de leur deuxième hiver? On n'apprendra rien à personne en affirmant que l'humain aime nommer et classifier ce qui l'entoure. C'est un geste qui nous rassure et nous donne l'impression d'avoir une

certaine mainmise sur le monde, oui oui, tu peux bien fendre l'éther, mais tu ne m'échappes quand même pas complètement. Je te connais, je peux te retrouver entre les pages d'un livre ou même dans mon téléphone, où seulement quelques notes de ton chant vespéral me diront qui tu es.

Il y a bien un désir d'appropriation qui rôde dans les pages glacées de ces livres, un besoin un peu viscéral de nous rapprocher de ces étranges voisins qui peuplent nos trottoirs, nos mangeoires et nos fermes. Ils fascinent, et pour cause : les oiseaux sont des descendants directs des dinosaures, des bêtes dont le mode de vie est un des plus vieux fantasmes de l'humanité, animaux à la fois familiers et totalement déroutants qui en cela s'apparentent aux rêves, à l'inconscient, à l'entredeux. De là à dire qu'il y a quelque chose de freudien dans le geste d'acheter un guide d'identification d'oiseaux, il n'y a qu'un pas, mais on se gardera de le franchir. Les oiseaux que je connais trouveraient cela bien trop fort de café.

Ils sont nombreux et différents. Il y a la buse qui niche dans les bois, les hordes de bernaches qui se disputent dans la fraîcheur de l'aube, six canetons qui ont grandi sur le terrain d'en avant, un petit duc maculé qui m'a tenu compagnie un été durant, une poule rousse et deux grosses Plymouth Rock, trois aigrettes blanches et songeuses, de beaux hérons réfléchis qui nichent dans l'île d'en face, des geais et des cardinaux qui crayonnent les printemps tardifs de bleu et de rouge, assez de moineaux, de parulines, de mésanges et de juncos pour remplir le ciel, des éperviers que j'ai vus grandir et des corbeaux que je rêve de tutoyer un jour.

—

J'ai commencé à observer les oiseaux il y a quelques années alors que j'étais, pour reprendre une expression à la mode, très loin de mon X. Je traversais le quotidien avec la nette impression d'évoluer à trois ou quatre pieds au-dessus du sol dans une sorte de tourbillon constant et très intime—je pensais régulièrement à la scène dans *Finding Nemo* (2003) où les deux petits poissons sont emportés par le courant

est-australien en compagnie de tortues un peu rastas, tout va à une vitesse folle sur laquelle ils n'ont aucun contrôle, on leur dit qu'ils vont quelque part, mais ils n'ont aucun moyen de le savoir, et n'ont d'autre choix que de se laisser porter. Je n'avais évidemment pas de tortue rasta pour compagne, j'étais au contraire très, très seule dans cet irrépressible courant, tout cela était beaucoup moins ludique et coloré, cela dit la vitesse folle et la perte de contrôle étaient là. Je ne savais plus faire la différence entre chaînes et racines, me *grounder*, pour reprendre une autre expression à la mode, exigeait une opération mentale d'une stupéfiante complexité : la famille, la job, la vie domestique étaient là, mais elles

irradiaient la responsabilité et le devoir, je m'en saisissais pour mieux les relâcher, vaguement paniquée par tout ce qu'elles représentaient.

Et puis, là où tout n'était que brouillard et confusion, des oiseaux se sont mis à passer. Il n'y a pas eu de grand moment «ah-ah!», pas de puissante révélation mystique sous la forme d'une colombe venant se poser juste devant moi, seulement des oiseaux, petits et grands, qui passaient devant ma fenêtre. Je les regardais voler, cardinaux amoureux, parulines et mésanges hyperactives, colverts paresseux; parfois, un grand héron s'envolait au-dessus de l'île qui fait face à la maison. Et lorsque je les regardais, pendant quelques secondes,



tout s'arrêtait. C'était bref, on ne pouvait certainement pas parler d'un atterrissage définitif, mais tout de même, il y avait une pause. Un arrêt. Je me suis donc tiré une buche au bord de l'eau.

Pourquoi tant de guides? me demandais-je face aux présentoirs de librairies débordants de plumes.

Ce n'était pas une buche à proprement parler, il s'agissait d'une vieille Adirondack de plastique vert pomme au dossier fendu en deux, elle suffisait amplement. Je l'ai placée parmi les racines du peuplier, et j'allais m'y installer un peu n'importe quand, souvent très tôt le matin quand le monde aviaire est en effervescence. Grands pics, aigrettes, cormorans, branchus et bernaches, hirondelles, juncos et martins-pêcheurs m'ont accompagnée tout le long de ce qui fut un lent atterrissage. Il y avait bien sûr autre chose, la vaste majorité de l'histoire se passe ailleurs, mais une partie essentielle était là, sur le bord de l'eau, dans le vol généreux et indifférent de milliers d'oiseaux.

Alors je me suis équipée. J'ai dépoussiéré les vieilles jumelles de mon père, et j'ai entrepris de me trouver un guide à jour, celui dont j'avais hérité comportant surtout des dessins, vestiges d'une époque où la photographie aviaire laissait encore à désirer. C'est là que j'ai constaté que j'avais l'embarras du choix, un choix dont l'ampleur m'a un peu déconcertée. Pourquoi tant de guides? me demandais-je face aux présentoirs de librairies débordants de plumes.

A-t-on besoin, pour identifier une espèce aviaire, de quatre, de cinq, voire de six ouvrages différents? S'ils ne sont pas identiques, il va sans dire qu'ils se comparent facilement, et la principale raison pour laquelle ma préférence va aujourd'hui au guide de poche qui

n'entre pas dans mes poches, c'est parce que la traductrice a gaiement travaillé dans l'esprit de l'édition originale anglaise, en rivalisant d'imagination et d'érudition dans la nomenclature des couleurs, la seule paruline hochequeue ayant «un lavis cannelle» à l'arrière du flanc et «des pattes rose bonbon au printemps». Mignonne paruline.

Il est évident qu'il doit y avoir de meilleures raisons pour donner sa préférence à un guide ou à un autre, ce que je saurais peut-être si j'avais le moindre talent pour l'ornithologie. Je suis la plus piètre amatrice qui soit, allant de l'oiseau au guide puis du guide à l'oiseau avec un sentiment d'échec grandissant: comment se fait-il que je reste incapable d'identifier le petit rapace qui se lissose patiemment les plumes sur la plus haute branche du peuplier faux-tremble, s'offrant généreusement à mes jumelles scrutatrices? A-t-il une calotte, ce coquin? Est-elle grise ou simplement foncée? Son œil est-il jaune orange, rougâtre ou jaune rougeâtre? Ses osties de plumes sous-caudales sont-elles duveteuses? On parle, en plus, d'un gros oiseau, une belle bête d'au moins 40 centimètres, c'est dire mon désarroi lorsque parulines et bruants viennent envahir le tilleul, se mêlant au feuillage dans un bruissement d'ailes minuscules aux teintes végétales.

Pour revenir à mon rapace, qui tient toujours la pose sur sa branche, rien n'y fait, je déclare forfait, l'observe un moment se gratouiller une patte, me perds un peu dans le guide («bord d'attaque rougeâtre»! «moustache indistincte»! On nage en plein Breton), puis je m'organise pour croiser le chemin de «madame Oiseaux», ainsi surnommée par un voisin pour des raisons évidentes, qui m'informe qu'il s'agit d'un épervier de Cooper, avec une désinvolture qui serait vexante si elle n'était pas aussi providentielle. Lorsque je reviens, l'oiseau est parti, et une corneille vole autour de l'arbre, poursuivie par trois hirondelles, trois hexamètres et un alexandrin, un poème. Les guides parlent peu de poésie. On s'attardera à la moustache indistincte de la buse, mais qu'en est-il des secrets qui dorment au fond de ses yeux couleur d'incendie?

La poésie suit pourtant les oiseaux partout où ils vont, elle s'est accrochée à leurs ailes en même temps que leurs premières plumes, quand les théropodes de la préhistoire se sont élancés vers un ciel bourdonnant d'insectes et de la rumeur des volcans. Rien de bien audacieux dans cette association toute naturelle, les oiseaux planent, s'élèvent au-dessus du monde et des nuages, ils sont insaisissables jets de couleur et pur élan—les poètes n'ont rien inventé.

On peut la lire et même la ressentir en levant le nez vers leurs virevoltes et les mouvements de leurs nuées, et aussi, parfois, dans les expressions de piété de ceux et celles qui les observent—l'émerveillement est toujours poétique. Soyons honnêtes: même les guides qui se gardent vaillamment de tomber dans l'extase ou dans la métaphore finissent par donner dans la poésie accidentelle, on n'y échappe pas. Elle s'agit quelque part dans le travail monacal de ceux et

Comment se fait-il que je reste incapable d'identifier le petit rapace qui se lissose patiemment les plumes sur la plus haute branche du peuplier?

celles qui ont fourni et compilé les données qu'on retrouve dans le *Deuxième atlas des oiseaux nicheurs du Québec méridional* et qu'on devine s'ébahir et s'émuvoir à la découverte d'un nid de cormorans. Ils sont revenus! Ils sont là! Une ode renouvelée à l'enchantement et au souci de comprendre.

La poésie est là aussi dans les noms des oiseaux, fuligule milouinan et garrot à œil d'or, l'érismature qui pourrait très bien être un philosophe romain de la période classique et le balbuzard qui a certainement été un mage perse avant de se transformer en oiseau. L'huitrier de Bachman est un pub du Mile End, le tyran huppé joue dans un *James Bond*



et le râle élégant est, bien sûr, le dernier souffle de la dame aux camélias. On retrouve aussi toute une ménagerie qu'on jurerait sortie directement du cycle arthurien, le chevalier solitaire et le chevalier errant, l'effraie des clochers, le petit duc des montagnes, le roitelet à couronne rubis, qui règne dignement sur le plus petit royaume du monde, et le formidable engoulevent bois-pourri, sombre sorcier qui depuis son refuge sylvestre a avalé tous les vents du monde.

Même la description des oiseaux, pourtant maniaque et minutieuse, flirte avec le poème—au-delà des lavis cannelle et des rose bonbon, lorsqu'on m'enjoint de remarquer que mon sorcier sylvestre a des taches fauves sur les joues ou que la bécassine de Wilson a un plumage tantôt brun, tantôt brun clair, et finalement brunâtre, je flaire le sentiment. Il y a de l'amour dans l'air, quand on en arrive à ce degré d'observation.

Il y a de l'amour, mais il y a peu, rigueur oblige, d'échange. Si on s'attarde studieusement aux chants d'oiseaux (une catégorie toujours étonnante dans les nombreux guides qui l'incluent et m'encouragent à identifier, parmi de nombreux *touik*, *pi-toui-ta* et autres *tchif-tchif* secs, le *who-cooook-for-you*, *who-cooook-for-you-all* de la chouette rayée et «le hennissement décroissant, souvent entendu dans les bandes sonores de

films» du petit duc maculé), on écoute peu, me semble-t-il, ce qu'ils ont à dire.

Cette attitude envers eux est relativement récente. Si des esprits curieux se sont intéressés à l'anatomie et au comportement des oiseaux de tout temps, il a fallu attendre le 16^e siècle et une cohorte de savants européens pour que l'ornithologie devienne une discipline scientifique à part entière, quoique balbutiante, les chauvesouris étant encore souvent incluses dans le corpus.

C'est sans doute à Jean-Jacques Audubon qu'on doit le développement d'une sorte d'ornithologie populaire, ses magnifiques dessins d'oiseaux visant à identifier, mais aussi à faire connaître tout ce qui volait dans le ciel d'Amérique du début du 19^e siècle. Audubon dessinait avec amour et une occasionnelle touche de sentiment; reste que son projet s'inscrivait dans une démarche héritée des Lumières, loin de la pensée symbolique et de l'orgie de métaphores qu'avait jusque-là suscitées la gent aviaire. L'aigrette qu'il peignait n'était pas la grande dame blanche, messagère de l'au-delà et gardienne des vierges, elle était une aigrette, *ardea alba*, ordre des pélicaniformes.

Audubon a fait des émules, surtout dans le monde anglo-saxon, où persiste une robuste tradition de curiosité un

peu maniaque et souvent possessive à l'égard de la nature. La relation n'est pas toujours saine, mais elle a donné lieu à plusieurs découvertes et à une production régulière de livres cherchant à comprendre le cerveau et les comportements aviaires, comme *The Genius of Birds* (2016), de Jennifer Ackerman, un classique du genre qui se penche sur les circuits neuronaux du sporophile de la Barbade et sur les prouesses intellectuelles d'un corbeau de la Calédonie nommé 007 (on peut le voir à l'œuvre sur YouTube, vous avez certainement des beaux-frères moins futés que lui quand vient le temps de résoudre un problème).

Toute populaire que soit devenue cette curiosité cartésienne, elle n'en reste pas moins nouvelle, et radicalement différente de l'approche qui a prévalu durant des millénaires, alors que nos ancêtres écoutaient, souvent dévotement, ce que les oiseaux avaient à dire. Les Romains, même s'ils étaient curieux de l'anatomie des volatiles, voulaient surtout savoir ce que leur murmuraient le vol des hirondelles. Les bestiaires médiévaux en font des messagers divins, de sinistres présages et des sources d'enseignement religieux; ailleurs, à la même époque, les Celtes et les Scandinaves se tournaient vers eux pour comprendre l'intangible, et on racontait qu'Odin avait pour compagnons deux corbeaux, Huginn et Muninn, pensée et mémoire, qui chaque jour partaient survoler les mondes pour en rapporter au dieu ce qu'ils avaient vu et entendu (de tous les attributs des dieux, certainement ceux que j'envie le plus).

Les oiseaux étaient alors des passeurs, des tisserands de liens invisibles, des décodeurs d'univers en habit de carnaval. Ils survolent encore nos littératures, ces porteurs de grandes leçons et ces métaphores incarnées, ils s'agitent entre les pages de Jonathan Franzen, dont le roman *Freedom* (2010) se referme sur un refuge pour oiseaux et qui écrit, dans le *National Geographic*, que «l'altérité radicale des oiseaux fait partie intégrante de leur beauté et de leur valeur. Ils sont toujours parmi nous, mais ne font jamais partie de nous». Dans *H Is for Hawk* (2014), Helen Macdonald raconte comment elle a surmonté le

deuil de son père en apprivoisant et en dressant un autour des palombes, gros rapace de la famille des buses et des éperviers et Saint-Graal de la fauconnerie. L'oiseau de proie comme métaphore du désespoir indomptable, on pourrait trouver que c'est limite forcé, pourtant le fait est qu'elle a véritablement dressé et dompté Mabel, et que le regard fauve de ce grand oiseau a certainement contribué à sa guérison.

Les disciples de *nature writing*, ce type d'écriture qui tourne son regard et sa plume vers la nature, sont plus rares chez nous. On peut cela dit penser à Pierre Morency et sa *Lumière des oiseaux* (1992), ou à Serge Bouchard, qui toute sa vie a aimé les bêtes de chez nous autant qu'il aimait les camions et le territoire, et qui faisait dire au corbeau, dans ses *Confessions animales* (2013): «je suis le roi de la Taïga et des grandes solitudes résineuses, l'oiseau extrême des pays patients, des terres immobiles». Éric Dupont s'est quant à lui adressé aux enfants et à tou-te-s ceux et celles qui chérissent le beau avec *Nos oiseaux* (2020), petit livre illustré par Mathilde Cinq-Mars, qui a dessiné les oiseaux comme elle les voit, tout emmitouflés

pourra occulter le fait qu'ils incarnent, bien malgré eux, une idée un peu naïve de la liberté à laquelle il fait bon s'accrocher entre deux brassées et un quart de travail.

Ce n'est pas pour rien que, plus souvent qu'autrement, des Grecs anciens à Michel Fugain en passant par Baudelaire, les symboles ont eu des ailes.

—

C'est à ce stade que je suis restée, une sorte de mysticisme un peu ésotérique qui se manifeste par une indélogable conviction que chaque fois que j'entre en contact avec un oiseau, je repars grande et un peu plus protégée, comme si j'avais été bénie par un prêtre à plumes, un totem incarné.

Il y a eu quelques rencontres, comme ça. Un pygargue à tête blanche qui est venu se poser au bout de la vieille jetée, alors que je me tenais au bord de la rivière, à une dizaine de mètres de lui. Il est resté là un long moment, tournant la tête à gauche, à droite, ouvrant les ailes de temps en temps pour se gratouiller la poitrine avant de repartir, un léger repli des pattes, un déploiement des ailes, une poussée, tout cela était

tremble en partie recouvert de vigne vierge, des mésanges et des juncos emplissant le ciel de leur envol en voyant venir le chat, un cardinal sur la neige. Et toujours, sur la plus haute branche, veille le corbeau.

Au printemps, à l'aube, le boisé qui jouxte la rivière près de la maison se remplit et se gonfle de chants d'oiseaux, c'est dans un environnement sonore pratiquement tangible qu'on entre alors, un air fait de trilles, de pépiements et du toctoc des grands pics. Depuis cinq ans déjà, une buse à queue rousse a fait son nid dans la fourche d'un érable argenté. C'est une chose à voir qu'un nid bien fait, on ne peut qu'admirer le choix des matériaux et de l'emplacement, le talent des architectes et la minutie de l'exécution, ce nid-là résiste aux hivers et aux rafales qui balaiennent le bord de la rivière à longueur d'année, petit triomphe d'ingénierie situé huit mètres au-dessus du sol. Chaque année, en mai, un ou deux oisillons me regardent lorsque je traverse le bois. Ils sont bouleversants avec leurs petites têtes ébouriffées et leurs yeux déjà sévères, ils attendent leur parent sans piailler, stoïques. Puis, un jour, ils ne sont plus là, et retentit, quelque part au-dessus de la rivière, le cri caractéristique de l'oiseau en vol, où s'entend une joie pure et sauvage d'être libre.

En marchant, un matin de printemps, je suis arrivée face à face avec une buse adulte qui se tenait, dans son infinie dignité de buse, sur une branche horizontale située à la hauteur de mes yeux. J'étais sous le vent, elle n'avait pas dû me sentir et ne s'est retornée que lorsque le bruit de mes pas a attiré son attention. Elle ne s'est pas envolée, elle est restée là, se contentant de me regarder, ou plutôt de me toiser, c'était un regard qui traversait des mondes, le regard du sauvage sur le domestique. J'aurais voulu y lire des sentiments ou des émotions que je connais ou du moins que je peux identifier, une sorte de dignité totale et radicale, mais force est d'avouer que plus rien de ce qui dansait dans l'œil roux de la buse n'est encore accessible à mon espèce, elle était sur sa branche, à deux ou trois mètres de moi, dans un autre univers.

Toute populaire que soit devenue cette curiosité, elle n'en reste pas moins radicalement différente de l'approche qui a prévalu durant des millénaires, alors que nos ancêtres écoutaient, souvent dévotement, ce que les oiseaux avaient à dire.

de poésie et de sens. Dans *Ornithologie* (2020), de M. K. Blais, des ombres d'oiseaux traversent chaque poème, portant discrètement sur leurs ailes un sentiment d'aliénation et de fin du monde.

Quatre siècles de rigueur ornithologique ont beau s'être écoulés, c'est vers les oiseaux qu'on revient toujours, ces sternes austères et ces colibris féériques qui planent et butinent entre rêve et réalité. Difficile de résister à ce penchant. On a beau savoir que leurs muscles pectoraux représentent parfois jusqu'à 35% de leur poids, détail impressionnant et jolie prémissse d'une *joke de douchebag* s'il en est une, aucune donnée ne

formidable de grâce et de puissance, j'étais transfigurée, à la fois millionnaire et invincible.

Il y a les goélands à bec cerclé qui chaque soir rentrent se coucher en traversant le ciel devant la maison. Je ne sais pas où ils nichent, quelque part au sud de chez nous, c'est dans cette direction qu'ils volent tous, ils passent devant les nuages roses et orangés juste au-dessus de l'île où nichent les hérons, leurs silhouettes se détachant sur le couver de soleil.

Les petits sont là aussi, dans leur exquise musique de grelots, une volée de jaseurs des cèdres se posant sur un





Chacune de ces rencontres, aussi brève soit-elle, a été salutaire, une toute petite transfusion de sauvagerie et de liberté qui parlait d'ailleurs de lâcher-prise et de changement de perspective.

Lorsque la romancière et philosophe Iris Murdoch explique sa notion d'*unselfing*, elle a recours à un oiseau (une crècerelle, plus spécifiquement). Pour Murdoch, l'*unselfing* est partie prenante d'une posture morale et philosophique qu'on peut adopter en observant le monde avec une «attention juste et bienveillante» («*a just and loving attention*»). Ça semble bien simple dit comme ça, un petit *post* du mardi matin sur le fil Instagram d'un-e coach de vie, #bienveillance et #gratitude, mais ce que Murdoch propose est autrement

complexe et délicat, c'était un pied de nez à la doctrine existentialiste qui dominait dans les cercles académiques de son époque et qui plaçait l'individu, le *self*, au centre de son propre univers. La personne vraiment libre était celle qui avait su se détacher du plus grand nombre de liens avec le monde extérieur—religion, affections, morale, la liste est longue. On ne refera pas ici l'histoire de la pensée occidentale ou le procès de certaines de ses écoles, l'important étant que Murdoch trouvait, elle, qu'on s'embrouillait beaucoup avec cette idée de liberté radicale. Elle trouvait que ces existentialistes mettaient facilement de côté le fait que «nous sommes des animaux perclus d'anxiété. Nos esprits sont perpétuellement occupés à fabriquer un voile anxieux,

Ils incarnent une idée un peu naïve de la liberté à laquelle il fait bon s'accrocher entre deux brassées et un quart de travail.

généralement centré sur nous-mêmes, souvent fourvoyant, qui nous cache partiellement le monde». À quoi bon être radicalement libre et détaché-e de tout si on l'est derrière ce voile?

Murdoch écrivait cela en 1967. Elle ne pouvait pas se douter que la technologie nous doterait de voiles de plus en plus attrayants et de plus en plus opaques, mais elle était convaincue que la seule chose qui permettait de les percer était «tout ce qui altère notre conscience et la rend moins centrée sur nous-mêmes» (*in the direction of unselfishness*). On pourrait s'étendre très, très longtemps sur la pertinence de cette recommandation dans la société actuelle, l'urgence même d'une telle proposition à l'époque des selfies, d'Instagram et des *posts* sur soi, ou alors on peut se tourner vers ce qui, nous rappelle Murdoch, permet de sortir de soi: la Beauté, la Beauté qui attend, patiente, dans les œuvres d'art et qui vibre dans la nature.

«Je regarde par ma fenêtre dans un état d'anxiété et de ressentiment, inconsciente de ce qui m'entoure, ruminant sans doute une blessure faite à mon prestige. Puis, soudain, je vois une crècerelle qui plane. En un seul moment, tout est altéré. L'égo ruminant son orgueil blessé a disparu. Il n'y a plus que la crècerelle.»

Elle aurait pu choisir un martinet, une belette ou un Vermeer, elle a choisi la petite crècerelle (favori foncé, dessous moucheté), et je ne crois pas que ce soit un hasard. Je ne dis pas que Murdoch a délibérément planté là une crècerelle pour faire du millage sur l'engouement de ses compatriotes pour l'ornithologie, mais je reste convaincue que cette femme qui avait consacré une grande partie de son œuvre et de sa pensée à regarder le monde avec une attention juste et bienveillante a dû se dire, en

pensant à une crècerelle aperçue autrefois: oui, voilà un bon exemple.

Nous avons, depuis plusieurs années déjà, des poules. Elles se promènent sur le terrain, s'égosillent, picoscent, s'aménagent des lits de terre un peu partout, vivent leur vie de poules. Elles ont une toute petite structure sociale étonnamment rigide et des personnalités—la plus téméraire se sauve régulièrement, en été, pour aller picorer sur la berge en compagnie des canards et des bernaches, on est à un coup d'ailes d'un *spin-off* de Nils Holgersson.

Je les observe souvent. Ce sont des bêtes domestiques, bien sûr, on pourrait croire qu'on leur a enlevé une partie de leur dignité, mais ce serait se

fait est que lorsque je suis devant elles, comme Murdoch devant sa crècerelle, il n'y a plus que les poules, et cette mise sur pause de ma voix intérieure, même temporaire, fait de moi, pendant un bref instant, une personne un peu plus saine, un peu—allez, je lâche le mot—meilleure.

Il n'y a pas que les guides d'oiseaux qui apparaissent chaque année entre les moules à gaufres et les polars que vendent nos librairies. Reviennent aussi, immanquablement, et en quantité un peu effarante, des guides de mieux-être. Ils ont généralement leur propre présentoir, une bonne pyramide de conseils et de mantras d'où se dégage un mélange de charlatanisme candide et de bonne

consacrée à leur observation est un luxe nécessaire, une parenthèse utile et un investissement. Ils sont un rappel essentiel que la vraie vie est ailleurs, loin de nos téléphones et, surtout, de nos égos ruminants. Alors que le grattage de bobo performatif bat son plein, ils nous encouragent, sans jamais nous bousculer, à prendre de courtes vacances de nous-mêmes. Nul besoin de se munir d'une veste aux mille poches ou de pister le quetzal; l'humble moineau et le pigeon malaimé suffisent. Ils sont là, volant dans leur monde qui parfois rejoint le nôtre, grands et petits éclats d'une poésie ancienne et sauvage, car, leur faisait dire Serge Bouchard, «nous avons le souvenir de la très grande beauté du monde, quand nous volions au-dessus de la terre, bien avant le premier humain».

Chaque minute consacrée à observer les oiseaux est un luxe nécessaire, un rappel essentiel que la vraie vie est ailleurs, loin de nos téléphones et de nos égos ruminants.

méprendre sur leur intégrité d'oiseaux qu'elles promènent, intacte, du poulailleur au tilleul, puis du tilleul au pied de l'épinette. Lorsqu'elles sont contentes, quand les vers de terre affleurent après la pluie ou que je leur apporte du melon, elles émettent un glouissement très doux et très joli qui ne veut dire que cela: «je suis bien». Elles cherchent les flaques de soleil, en automne, et s'y installent entre deux séances de picossage. Elles ont de beaux yeux orange brûlé qui voient des mouvements et des couleurs que je ne verrai jamais.

Les regarder a un effet instantanément apaisant, peu importe ce qu'elles font. Même en période de stress ou d'anxiété, il y a quelque chose qui recentre dans l'humble spectacle d'une poule se lissant les plumes. Leur simple existence sous nos yeux fait éclore une foule de notions un peu ésotériques, on est décidément «dans le moment présent», on ne doit pas être loin de la «cohérence cardiaque»—les adeptes de méditation de pleine conscience devraient tous avoir une poule dans leur sacoche. Le

foi. Ils sont écrits par des *coachs* de vie, des artistes ayant vu la lumière et voulant la partager, des adeptes de «communication authentique» dont les réseaux sociaux suralimentés débordent de conseils, d'encouragements à la gratitude et de truismes. Ils doivent aider certaines personnes, bien que plusieurs libraires témoigneront du fait que la plupart des gens n'achètent jamais qu'un seul de ces livres, ils reviennent toujours en chercher un ou dix autres, histoire de peaufiner la recette ou d'engranger un peu plus d'espoir.

J'ajouterais donc à ces étalages, puisqu'il y a de la demande, un bref recueil. Il ne contiendrait que très peu de pages, quelques photos peut-être, et encore, tout se jouerait dès la couverture: on y verrait une crècerelle, ou une grive, peut-être même un jaseur d'Amérique, avec son minuscule masque de voleur et son petit duvet couleur de douceur, et le titre, *Allez donc regarder les oiseaux*.

Personne ne perdra jamais de temps en observant les oiseaux. Chaque minute

On pourra, selon son bon désir, se munir d'un essai sur l'ornithologie, ou d'une pile de guides rigoureux afin d'en apprendre un peu plus sur leurs habitudes de migration et sur la couleur de leurs moustaches indistinctes. Ou on pourra choisir de croire que les vrais guides, en fait, sont déjà là, dehors. Ils volent et chantent autour de nous, ils traversent le ciel et se balancent sur des fils électriques, ils sont autant de fenêtres ouvertes sur l'extérieur de nous-mêmes, sur cet espace où attend, patiente, la vraie liberté. ●

Autrice et scénariste, **Rafaële Germain** a quitté le Mile End pour un coin de Laval-Ouest, en 2011. Elle y observe les oiseaux pour mieux vivre, et elle prévoit bientôt s'acheter une veste pas de manches avec trop de poches. Son plus récent roman, *Forteresses et autres refuges*, vient de paraître chez Québec Amérique. Chez nous, elle a publié *Un présent infini*, dans la collection *Documents*, en 2016. Son essai lyrique «Plage Laval» est paru dans *Nouveau Projet 06*.

Illustration p. 97 : **Jacques Barraband**
Illustrations p. 101, 103 et 104 : **les frères von Wright**